

## Le corps, le vertige

N'en déplaise à Botticelli ainsi qu'à la plupart de ses confrères de la Renaissance italienne, le corps n'est pas une chose claire.

Parce que la naissance n'est pas une chose claire ni non plus le désir, moins encore le plaisir, encore moins la souffrance, et que la mort enfin est tout à fait obscure.

Presque toute l'histoire de l'art, de Greco à Bacon, en traquant la forme du corps a réalisé que celui-ci était d'abord une force, une formidable force d'attraction autour de laquelle gravite l'immense galaxie de nos vertiges.

Dans un livre d'une farouche profondeur, "*La peinture et le mal*", Jacques Henric écrit à propos d'Egon Schiele : "*D'emblée, l'adolescent sait que la Femme, le Sexe, la Reproduction, la Mort constituent ce nœud à la fois gracieux et obscène faisant de nous ces prisonniers de l'espace et du temps, ces futurs demeurés de l'esprit, ces exclus de la grâce, ces dégringolés du Paradis, ces suppôts de l'Enfer, ces trognes cabossées de la jouissance*".

Désignant l'essentiel et mystérieux centre de la peinture, ces lignes semblent s'appliquer tout aussi parfaitement à Hashpa, tant il s'y tient résolument.

Regardez-les ces

– Visages, barrés, rayés, hagards, "*prisonniers de l'espace et du temps*", perdus, éperdus devant l'abîme de leur solitude envahie, de leur infinie finitude.

– Corps, criant de l'impossibilité d'être racines ou frondaisons, de leur ambigüité d'être à la fois embryon, chair et momie.

– Empreintes, bien plus qu'à celles des happenings de Yves Klein, elles sont apparentées aux ombres que laissa l'immense éclat sur les murs de Hiroshima. Et que disent-elles, sinon un souci panique de trouver et transmettre trace du corps ?

Plus encore, elles marquent l'intention de partir du corps plutôt que d'y arriver.

En deçà de la carcasse, il n'est au fond que galipettes esthétiques. Au delà : la corde raide, le vertige, le risque, inhérent au vrai métier de peintre, d'en voir trop à force d'en voir plus.

Hashpa travaille sur le corps, comme un scarificateur, un sacrificateur, un amant ravageur ou un orage enragé d'aimer.

Ici se mesure tout l'abîme qui sépare la séduction du vertige.

Tout est fait pour que rien ne séduise et pour que tout fascine.

Les couleurs : elles sont électriques, soufrées, rosacées, âcres toujours trop violentes, toujours entre celles de la plaie et celles de la fente.

Les matières, il les lui faut les plus matérielles qui soient, les plus âpres, celles qui exprimeront que le toucher le plus sensuel est la plus tragique caresse.

Attitudes et compositions sont minimales et extrêmes. La présence, l'abandon. Un cri, qu'il soit d'extase ou de douleur, ne saurait être mis en scène. Tout juste lui faut-il, autour, la tension qui les exténuera.

Chez Hashpa, tout ce qui n'est pas corps n'est pas peinture. Et tout ce qui n'est pas peinture est littérature.

C'est pourquoi j'ai scrupule à poursuivre.

Une phrase encore, cependant une dernière, pour dire qu'une œuvre se tient lorsqu'elle tient en elle tellement d'intenable.